

Combats

Laissés dans l'ombre. Les Québécois engagés volontaires de 39-45 de Sébastien Vincent, VLB éditeur, « Études québécoises », 281 p.

Caroline Désy

Numéro 202, mai-juin 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18663ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Désy, C. (2005). Combats / *Laissés dans l'ombre. Les Québécois engagés volontaires de 39-45* de Sébastien Vincent, VLB éditeur, « Études québécoises », 281 p. *Spirale*, (202), 32-33.

COMBATS

LAISSÉS DANS L'OMBRE. LES QUÉBÉCOIS ENGAGÉS VOLONTAIRES DE 39-45

de Sébastien Vincent

VLB éditeur, « Études québécoises », 281 p.

NOUS AVONS besoin de nous souvenir. Non pas parce que le passé est exemplaire, mais parce le recours au passé éclaire les solidarités, « il est le miroir où chacun de nous se reconnaît » (Gadamer) ou, pour d'autres, « ce qui peut inspirer notre quête du sens dans notre propre existence » (Fernand Dumont). Mais le besoin de se souvenir est-il un besoin de mémoire? Et comment se transmet la mémoire des guerres? Nous avons tous à un moment ou un autre été frappés par la réputation d'un oncle ou d'un grand-père à évoquer la vie dans les tranchées ou au front, convaincus que ceux qui n'ont pas connu l'horreur ne peuvent pas l'imaginer, malgré leur bonne volonté et leur compassion. Dans *Les formes de l'oubli*, Marc Augé rappelle à notre mémoire les beaux cimetières de Normandie qui alignent leurs tombes au long des allées entrecroisées. Cette beauté ordonnée « n'évoque ni la fureur des combats, ni la peur des hommes, rien de ce qui restituerait quelque chose du passé effectivement vécu par les soldats enfouis en terre normande ». Seul le témoignage peut tenter de restituer le passé vécu, par une présentation personnelle des faits historiques, par une subjectivité assumée qui s'exprime.

C'est ce que font dans *Laissés dans l'ombre* quatorze Québécois, qui racontent leur participation volontaire à la Seconde Guerre mondiale. L'âge moyen de ces vétérans est de quatre-vingt-un ans, plusieurs sont malades et ne seront pas longtemps en état de témoigner. Avant qu'il ne soit plus possible de le faire, Sébastien Vincent les a interviewés et a consigné ces témoignages, avec le désir de redonner la parole à des hommes « laissés dans l'ombre », dans l'ombre, sans doute, du souvenir du sentiment anti-conscriptionniste (rappelons qu'en 1942, le référendum sur la conscription pour la Deuxième Guerre mondiale fut rejeté par 85 % des Canadiens français). Parmi les engagés volontaires, plusieurs s'enrôlent par esprit d'aventure : « Je ne pensais qu'à l'aventure, à devenir un héros » ; « Je désirais vivre comme un aventurier. » D'autres s'engagent par nécessité financière ou par sens du devoir : « Je me préoccupais du sort de mon pays qui luttait contre le nazisme. »

Pourquoi témoigner? « Afin de lutter contre la guerre et en perpétuer le souvenir » ; « Pour

qu'on puisse croire à l'impossible, au trop cruel pour être vrai » ; « Je souhaite que les anciens combattants ne soient plus dépréciés ». L'ouvrage de Sébastien Vincent est « un livre d'histoires, une galerie de portraits ». Il a recueilli des impressions, des traces de la guerre et a tenu à ce que chaque unité d'infanterie canadienne-française soit représentée : des membres des Fusiliers Mont-Royal, du Royal 22^e Régiment, du Régiment de la Chaudière, du Régiment de Maisonneuve et du 4^e Régiment d'artillerie moyenne; deux personnes ayant servi dans des unités anglophones, un aviateur du Corps d'aviation royal canadien, trois membres de la Marine royale canadienne et un représentant de la marine marchande. Parmi tous ces hommes, trois ont été prisonniers de guerre, deux en Allemagne et un au Japon.

Transformer la douleur en mots

Les témoignages les plus intéressants et les plus touchants portent sur la détention et la peur. Raymond Meloche, un matelot fait prisonnier dont la photographie figure en couverture de l'ouvrage, se sentait « un homme gardé par des chiens et d'autres hommes. On ne peut descendre plus bas ». Paul Champagne (Black Watch et 8^e régiment de reconnaissance), débarque en Normandie en juin 1944. Il se souvient de Carpiquet : « C'est triste de voir une ville rasée et des civils morts. Voir un cadavre de soldat fait partie du métier. Celui qui est mort a simplement été malchanceux. Mais comment réagir devant un corps de civil? Cela dégoûte de la guerre. Cela ne s'oublie pas tellement c'est terrible. Surtout les enfants... » Et encore : « Les années de guerre ont été éprouvantes pour moi. J'ai voulu tout oublier. À mon retour, ma mère me trouvait souvent caché sous le lit. Je rêvais qu'une bombe tombait sur moi. » Jean-Paul Boucher (Régiment de la Chaudière) : « Aujourd'hui encore, lorsque j'évoque un épisode difficile de ma guerre avec trop d'insistance comme je le fais aujourd'hui, une vive douleur monte en moi, une douleur que je ne parviens pas toujours à transformer en mots. »

Les témoignages consignés ici sont émouvants et rendent compte de la réalité vécue par les vétérans. Sur ce point, l'ouvrage qui

s'adresse à « un vaste public désireux de découvrir l'expérience de quelques combattants de la Seconde Guerre mondiale » remplit son objectif. L'auteur privilégie le discours des acteurs en choisissant un angle qu'il sait réduit, mais qui est plus personnel. Toutefois, l'encadrement des récits laisse à désirer. Certes, un travail patient est à l'origine de ce livre, mais l'analyse fait défaut. Il aurait pu y avoir une réflexion sur la place du témoignage comme outil pour l'historien ou sur le travail de la mémoire et de l'oubli; ou encore sur les silences, sur les stéréotypes ou les préjugés que l'on retrouve dans les témoignages, pour ne nommer que ces possibilités.

Perdre le souvenir

En raison même de la mise en forme des récits, on relève des occultations, des déformations, ou encore des bribes de discours social captées par les protagonistes. Les récits remettent en état, reconstruisent une réalité : dans cet ordre de la reconstruction, construction discursive ou narrative, on n'a pas accès aux faits réels, on ne fait que les mettre en récit, avec toutes les distorsions propres à la remémoration. Cette reconstruction est « tributaire à la fois de la nature de l'événement mémorisé, du contexte passé de cet événement et de celui du moment de la mémorisation », écrit Joël Candau dans son *Anthropologie de la mémoire*. Si on peut se demander dans quelle mesure le discours officiel de justification de la guerre (incluant parfois des éléments de propagande) est ici intégré *a posteriori* par les soldats, doit-on s'étonner qu'une logique patriotique (amour de son pays et dévouement) traverse les récits? Les nations inspirent en effet l'amour, et un amour qui va souvent jusqu'au sacrifice, comme le fait remarquer Benedict Anderson dans *L'imaginaire national*. Les grandes guerres du XX^e siècle, ajoute-t-elle, « ne sont pas tant extraordinaires par l'ampleur sans précédent de leurs victimes mais par les multitudes de citoyens qui se laissèrent persuader de donner leur vie ». Mourir pour son pays suppose une grandeur morale « qui tient à ce qu'elle est vécue comme quelque chose de fondamentalement pur », c'est-à-dire de désintéressé.

Enfin, dans *Laissés dans l'ombre*, Sébastien Vincent prend pour acquis (et il n'est pas le



René Donais, *Sans titre*, création de la planche : 1987, impression : 2005, eau-forte, 25 × 30 cm.

seul) qu'il y a un oubli collectif autour de la Seconde Guerre mondiale, ce que l'on peut remettre en doute. Nombre d'ouvrages ont été publiés sur le sujet au cours des dernières années, et plusieurs activités, savantes et grand public, ont rappelé cette guerre, de même que d'autres conflits de notre histoire. Il est vrai, et Béatrice Richard l'avait noté dans son ouvrage *La mémoire de Dieppe*, que l'histoire militaire a peu la cote dans les universités québécoises. Doit-on conclure pour autant à l'oubli collectif? À chaque jour du souvenir, à chaque commémoration, nous répétons un peu platement : « *Nous ne vous oublierons pas.* » Or, il y a de véritables oubliés de cette guerre, vétérans longtemps « *sans statut* », marins de la marine mar-

chande, autochtones et métis, dont le combat en temps de guerre s'est doublé d'un combat de plus de cinquante ans pour la reconnaissance de leurs droits.

La mémoire d'une guerre a plusieurs voix : celle des vétérans, celle des commentateurs et journalistes de l'époque, celle des historiens et celle des contemporains, avec leurs propres préoccupations. Bien souvent, lorsqu'il y a commémoration ou remémoration, ce sont ces préoccupations contemporaines qui prennent le dessus. La commémoration, cérémonie destinée à rappeler le souvenir d'une personne ou d'un événement, peut être envisagée comme une réécriture / interprétation de l'histoire. Car les « notables » de la commémoration légitime

ment un lieu possible : par ce choix, on invente, on actualise ou on confisque des lieux de mémoire. On puise dans une réserve de souvenirs et on sélectionne : une mémoire possible est mise en scène. Les pouvoirs politiques et médiatiques ont cette possibilité d'élaborer une mémoire collective qui, ainsi mise en place, fait office de réécriture de l'histoire d'où seront bannies, par exemple, les blessures faites à l'identité ou l'ambivalence des sentiments. La commémoration a pour objectif d'être efficace pour la mémoire des morts et pour le destin des vivants. Or, en choisissant le ou les lieux de mémoire, la commémoration oublie.

Caroline Désy